



Daniella Carmi

La famille Yassine et Lucy dans les cieux

roman

traduit de l'hébreu par Jean-Luc Allouche

l'antilope

La famille Yassine et Lucy dans les cieux

Ouvrage publié avec le soutien du Centre national du livre.

Design de couverture, conception graphique
et réalisation des pages intérieures : Cédric Ramadier

Image de couverture : D.R.

Édition : Anne-Sophie Dreyfus

Titre original :

משפחת יאסין ולוסי בשמים

www.editionsdelantilope.fr

Copyright © Daniella Carmi

Publié par l'intermédiaire de The Institute for the Translation of Hebrew Literature.

© Éditions de l'Antilope, Paris, 2017, pour la traduction française.

Daniella Carmi

La famille Yassine et Lucy dans les cieux

roman

traduit de l'hébreu par Jean-Luc Allouche

l'antilope

*À mes cousins français, Élie-Georges, Gigi, Serge,
Michel-Alain, Michel-Jacques, Claude et François.*

À ma cousine Rosette.

À mon cousin belge, Marc.

Toute cette histoire ne serait peut-être jamais arrivée si les bonnes sœurs d'aujourd'hui protégeaient un peu mieux leur vertu. Parce que, au bout du compte, qu'est-ce qui me manquait pour tomber enceinte ? Une hormone appelée Pergonal.

On m'avait expliqué : « Si vous n'en produisez pas naturellement, on peut vous l'obtenir : elle est présente dans l'urine de toutes les femmes. À une condition : qu'elle soit propre, l'urine. Que la donneuse ne soit pas du genre à avaler des pilules et toutes sortes d'hormones. »

– Et ça existe, une femme pareille ? j'ai interrogé le médecin.

– Oui, une nonne.

Mais quand, au bout de deux semaines, je suis allée me faire injecter cette hormone, ils n'avaient pas trouvé la dose suffisante d'urine pure.

– Ils n'ont aucune explication, j'ai dit à Salim, mon mari. Peut-être que les couvents ne sont plus ce qu'ils étaient. On croit que les bonnes sœurs ne sont fidèles qu'à leur seul et unique bien-aimé, tu sais qui, et qu'elles

se préservent en vue de la vie éternelle, au paradis. Mais ce n'est plus le cas.

– Et pourquoi pas, en effet, avant de monter au ciel? a dit Salim. Peut-être qu'elles aussi désirent connaître un avant-goût du paradis sur terre. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras...

De toute façon, j'ai déjà trente-sept ans. Salim et moi, nous avons donc décidé d'adopter un bébé.

Nous avons patienté pendant trois ans sur une liste d'attente, mais, pendant tout ce temps-là, aucune nouvelle. Un beau jour, on nous a appelés pour nous informer qu'un enfant était disponible : une jeune fille de Galilée l'avait eu avec un homme de Cisjordanie, mais ce dernier s'était vu refuser le permis de séjour. Ensuite, nous avons subi une enquête pendant plusieurs semaines, Salim et moi. Et cette masse de formulaires! Il y en avait une montagne sur la table, rien que pour nos données personnelles.

Un matin, je pénètre dans leur bureau après toutes les enquêtes et ils me disent :

– Cet enfant, là, prenez-le et ramenez-le chez vous, mais vous lui servez uniquement de famille d'accueil. Sinon, on annule la procédure.

Je sens la tension dans l'air, là-bas, dans ce bureau. J'ai la cervelle un peu embrouillée, et je ne comprends pas. Je vois qu'on me refile une valise dans la main, mais aucune trace du bébé. Je veux poser une question, mais je ne peux pas. Trois employées sont plantées là, bouche cousue. On me sort un petit garçon de nulle part et, avant même qu'ils me laissent lui jeter un rapide coup d'œil, nous nous retrouvons, lui, moi et la valise, dans l'autobus. Pendant tout le trajet, son silence m'écrase le cœur, comme si une pierre était posée dessus.

J'ai même peur de le regarder. Ce n'est qu'au détour d'une avenue où des arbres aux fleurs violettes frôlent l'autobus que je l'observe.

Ses épaules ne sont pas bien larges, je suis obligée de le reconnaître, et son corps est frêle comme une baguette. Il a dû pousser d'un seul coup parce qu'il ne sait pas quoi faire de ses mains. L'autobus s'arrête au village – aucune réaction de sa part. Il regarde par la vitre. Ses doigts s'agitent comme s'ils jouaient d'un instrument, comme si un piano planait dans l'air.

Je l'appelle. Lui touche l'épaule. Après avoir coupé le contact, le conducteur nous rejoint à l'arrière, il le regarde. Tout l'autobus le suit des yeux. Je crois défaillir. Je ne sais pas comment, à la fin, il s'est levé et puis il est descendu.

Je pénètre dans notre cour. Près du portail, Salim est adossé au mur. J'avance avec la valise, le petit garçon m'emboîte le pas. Salim ne bouge toujours pas. Sa cigarette tremblote. Le garçon se met à courir dans tous les sens. Sans cesse, il agite ses mains. S'il s'arrête devant le portail, il ne lève pas les yeux. Il se fige devant, comme si des pierres précieuses, ou je ne sais quoi d'autre, étaient enchâssées dans les barreaux.

Salim garde son air renfermé. Ses lunettes sont embuées. Et moi, je fais le va-et-vient entre la maison et la cour pour échapper au silence. J'apporte un broc d'eau au garçon, dans lequel j'ai mis des tranches de citron. Je sers son café à Salim. Sur la table, je pose des tomates, du *labané*, du fromage au lait fermenté, des pitas et une marmite de riz, parce qu'il est déjà midi. Mais Salim s'installe dos à la table. Il fume à la chaîne, sans un regard pour le garçon. De toute façon, celui-là, il continue à courir dans tous les sens, en battant l'air de ses mains. Je l'ai appelé pour l'inviter à table. «Nathanaël», c'est son prénom. Je l'appelle par son prénom, et lui, le voilà qui galope de plus belle jusqu'au bout de la cour. Jusqu'au clémentinier. Et là, il a fixé les feuilles comme s'il n'avait jamais vu d'arbre.

Nous non plus, nous n'avons pas touché à la nourriture. Salim s'est contenté de prendre son verre de café

pour réchauffer ses mains. Et pourtant il faisait aussi chaud dans la cour que dans notre *taboun*, le four de la cour.

J'ai préparé le lit pliant dans la chambre qui était réservée au bébé. Sur le mur, Salim avait collé l'affiche d'un film de Walt Disney. À la place, j'ai accroché une gravure du mont Liban dessinée d'un trait léger. J'ai aussi remplacé le tapis multicolore par une natte, pour qu'il n'ait pas l'impression qu'on le prenait pour un bébé.

Salim est resté dans la cour, muet comme une carpe. J'ai appelé Nathanaël, mais il n'a pas eu l'air de m'entendre. Voilà que chez moi, maintenant, j'ai un garçon sourd et, en plus, un mari muet.

À la fin, je suis allée vers l'enfant. Je lui ai posé une serviette sur l'épaule, il a semblé se réveiller, il m'a regardée puis il m'a suivie. Alors, je lui ai montré la douche, et j'ai ouvert la valise pour qu'il choisisse ses vêtements.

Il est sorti de la salle de bains, vêtu d'un survêtement clair avec un ballon de foot rouge imprimé sur la poitrine. Je lui ai demandé s'il avait faim. Sans me répondre, il s'est précipité dans les deux chambres pour y jeter un coup d'œil. En découvrant le lit pliant dans celle du bébé, il s'est couché dessus et s'est endormi. Dehors, il faisait encore jour.

Je l'ai regardé pendant son sommeil. Son visage est tellement candide. Et, sous les cheveux qui tombent sur son front, une boucle dorée pointe, on dirait un plumet d'oisillon.

Deux jours se sont écoulés, et l'enfant n'a toujours rien mangé. Il n'a pas dit un mot, ni à moi ni à Salim. Il s'est contenté d'arpenter sans cesse la cour en secouant les mains. Plusieurs fois, je lui ai demandé s'il avait besoin de quelque chose et, une fois, il a levé ses deux bras et les a rabattus d'un seul coup, comme s'il imitait une averse ou une cascade. Mais en évitant de me regarder. Et en murmurant des mots incompréhensibles.

Au bureau, ils ne m'avaient rien dit sur son origine, ils ne m'avaient pas dit qu'il n'était peut-être pas d'ici. J'ai pensé : « Ça ne m'étonnerait pas que cet enfant soit sourd. »

Au bout de trois jours, j'ai dû retourner à mon travail. Encore une chance que Salim bricole dans son atelier, au fond de la cour. Parce que Nathanaël vadrouillait par là, et il n'a même pas relevé la tête quand j'ai refermé le portail derrière moi.

À mon retour, je l'ai aperçu sous le clémentinier. Il avait la tête enfouie dans le feuillage, son corps avait l'air de pousser du tronc d'arbre.

J'ai apporté des fruits dans la cour : des pommes, des figues, des graines de lupin. Et une boîte de biscuits. J'avais aussi quelques friandises au sésame. Mais lui a continué à galoper sur sa lancée, comme si je n'existais pas. Jusqu'au portail, aller et retour. Puis, arrêt sous le clémentinier.

J'ai dit à Salim :

– Qu'il ne mange rien, ça m'inquiète, et encore plus qu'il ne regarde pas dans les yeux. Le problème, c'est que si on contacte le bureau, ils sont capables de changer d'avis, comme pour le bébé. Ils seraient bien capables de nous le reprendre, lui aussi...

Sans un mot, Salim est rentré chercher le lit qu'il avait fabriqué pour le bébé ; pendant des mois, il avait mis de côté des planches pour le fabriquer, et il lui avait même confectionné un sommier en bois qu'il avait capitonné avec un matelas. Des jours et des nuits, je l'ai entendu raboter les montants pour qu'ils soient parfaitement lisses. Ensuite, il les a peints en bleu pâle.

Je l'ai regardé là, debout dans son coin à côté du lit, comme paralysé. J'ai voulu lui adresser un mot gentil, mais je n'ai rien trouvé à lui dire.

À la fin, je l'ai rejoint, Salim était plaqué contre le mur, on aurait dit une pierre. J'ai pensé que je me

pétrifiais moi aussi, comme lui. Puis je me suis ressaisie et je me suis précipitée pour apporter une serviette à Nathanaël.

Il se lave, et moi, je reste derrière la porte. J'ai l'impression que, là-dedans, des mots en anglais s'écoulent sous l'eau. J'ai compris que la situation devenait critique et j'ai appelé Salim pour qu'il vienne vite. Bon, il n'a pas bougé. Il est comme ça, de temps à autre.

J'ai pris Salim par la main, il l'a retirée et m'a tourné le dos. Comme à l'époque où il voulait qu'on se sépare parce qu'il avait du mal à affronter mon chrétien de père qui n'admettait pas que j'aie à vivre avec Salim le musulman. C'est vrai, Salim me fuyait souvent, à cette époque. Il me quittait, puis il revenait.

Soudain, je ne sais pas quel djinn m'a saisie, je lui ai secoué le coude. J'avais sous les yeux le Salim fuyard d'avant. Il s'est raidi de tous ses membres, et je me suis retrouvée à lui bourrer le dos de coups de poing, tant et si bien que moi-même je me suis affolée. Ensuite, il m'a suivie jusqu'à la salle de bains.

– Maintenant, dis-moi ce qu'il raconte, j'ai demandé à Salim, près de la porte. Parce que tu es meilleur que moi en anglais.

Il a collé l'oreille contre la porte et il a dit :

– Il fredonne un truc à propos de fraises. Des champs de fraises...

– Des fraises? Peut-être qu'il va en manger? Encore un jour à jeûner comme ça... Même le ramadan est moins pénible.

– Un ventre affamé ne se satisferait donc pas d'un quignon de pain?

– Cet enfant a peur. Il ne comprend même pas pourquoi il se retrouve chez nous.

– Ah bon, parce que l'un de nous sait pourquoi il vit sur terre?

Salim faisait son malin, tentant de capter mon regard, mais je n'avais pas le cœur à sourire.

Il était déjà tard quand Salim a accepté d'aller prendre des fraises chez son cousin le cultivateur. De toute façon, il irait n'importe où, je me suis dit, juste pour ne pas avoir à supporter l'enfant.

En fait, il n'est revenu qu'au matin. Pendant la nuit, il m'a appelée du poste de police. Il avait été arrêté sur le plateau pendant qu'il récoltait des fraises, parce que, maintenant, ils y ont mis un immeuble. Le cousin avait planté ses fraisiers là avant qu'ils le construisent.

Par chance, Salim s'en est sorti, de la police. Un braquage a eu lieu dans l'agence bancaire locale, les policiers étaient occupés et ils l'ont relâché. Mais lui, un mot sur l'arrestation, on ne peut pas le lui arracher. Le plus important, il oublie toujours de le raconter. Ce n'est que lorsque je l'ai interrogé qu'il a avoué n'avoir pas dit aux policiers qu'il était avocat et qu'il avait fermé son cabinet parce qu'il n'avait pas de clients. Salim, il est trop fier. Je lui ai dit :

– En plus, tu as sûrement profité de l'occasion pour te reposer un peu de l'enfant, dans ta cellule.

– Aucun répit ne mérite la détention.

Nous étions installés comme ça dans la cour intérieure, de bon matin. Nathanaël, devant son assiette, à dévorer ses fraises, Salim et moi, de part et d'autre de l'enfant. J'ai souri à Salim.

– Et comment que ça vaut la peine, une nuit en cellule!

Et tous les deux, nous avons éclaté de rire.

Le lendemain, Salim bricolait un vieux tracteur, Nathanaël courait en agitant les mains. À midi, Salim l'a appelé pour manger, Nathanaël ne l'a pas entendu.

Salim a déposé des fraises dans une coupe sur la table, puis il est retourné à son travail.

Dans l'après-midi, il a eu l'idée de montrer au garçon comment on vérifiait si un pneu était crevé. Il a tambouriné sur le pneu de ses deux mains en sifflotant. Nathanaël scrutait la cabane de l'atelier.

Salim a plongé le pneu dans une bassine d'eau et, du moment que Nathanaël l'observait, Salim était content. Mais à cet instant, il a vu que le regard de l'enfant divaguait du côté du clémentinier. Et ses yeux étincelaient comme si un miracle lui était arrivé.

– Tu vas me demander pourquoi ?

Salim m'a posé la devinette dans la soirée.

– Toute cette joie ? C'est parce qu'il regardait l'arbre à partir d'un point de vue inhabituel.

Ce jour-là, au bureau d'aide sociale situé sur le plateau où je travaille, je devais remplacer l'assistante sociale titulaire qui venait de prendre un congé de maternité.

C'était la première fois qu'on me permettait de m'occuper d'une famille. Comme je n'avais pas achevé mon stage pratique de fin d'études, jusqu'à maintenant ils m'autorisaient, en tout et pour tout, à rédiger des lettres de refus d'aide financière aux familles qui en

“ J’ai ôté les chaussures à talons
que je porte au travail et j’ai grimpé à l’arbre.
Sur une branche élevée, j’ai fait des signes
de la main, tandis que sous moi Salim
et Nathanaël chantaient la chanson du
sous-marin jaune. Tous les voisins se sont
pointés aux fenêtres, les gamins de la ruelle
criaient à tue-tête devant le portail.
Nathanaël était aux anges. ”

*Nadia et Salim Yassine, un couple
d’Arabes israéliens, ne peuvent pas avoir d’enfant.
À leur demande d’adoption, les services sociaux
leur attribuent un garçon de huit ans, Nathanaël.
Le garçon s’avère autiste. Quand il sort de son mutisme,
il chante à tue-tête Lucy in the sky.
Par les yeux de Nadia, une femme à la candeur
touchante, Daniella Carmi dresse un portrait loufoque
de la société israélienne.*



editionsdelantilope.fr

ISBN : 979-10-95360-21-6

akadem
EDITION



17 €